

Tarik Ait Menguellet

Le Petit Prodige

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Tarik Ait Menguellet, 2024

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

Table des matières

Prologue	
Naissance	
Rêveries	
La dame aux soucis	
Déviation professionnelle	
Enquête en cours	
Installation	
Un réveil matinal	
Rencontre providentielle	
Des hôpitaux visités par un saint	
Coups de fil	
Saouleries	
Apprentissage	
La petite fille au portable	
L'aventurier du désert	
Les parents d'Aïssa	
Introspection	
Une fille charmante	
Révélation	
Le démon	
Des sentiments	
Correction	
Règlement de comptes	
Un homme recherché	
En allant chez Aïssa	
Regards	
Ma rencontre avec Aïssa	
Visite et confrontation	
Retrouvailles	
Épilogue	

Prologue

La vie est une torture pour celui qui ne sait pas la vivre. Se soucier du lendemain, se rappeler du passé, cela ne rime pas à grand-chose. Seul compte le présent et ce que nous en faisons. Untel s'en est allé depuis si peu de temps que tous ont l'impression qu'il est encore là, quelque part, pas loin, bien présent. Lorsqu'il était encore vivant, on s'en rendait à peine compte, il était invisible. Il était inintéressant peut-être, poli comme un miroir, sans rugosité qui eût intéressé le sens du toucher. Il vivait tant que son cœur battait, soutenant le rythme des poumons qui brassaient l'air par habitude ; il travaillait pour manger, mangeait pour vivre, et vivait pour travailler. La boucle de la routine de son existence était bouclée.

Quel malheur, quelle désolation pour un homme lorsqu'il n'a rien à raconter sur lui-même. Il traverse la vie en catimini, sans se faire remarquer, avec le souci de ne rien déranger : des habitudes des gens qu'il

rencontre — ni en bien ni en mal —, sans construire ou détruire, provoquer la guerre ou instaurer la paix. Paradoxalement, la tragédie humaine ne connaît point de limite. Si nous considérons tout ce qui se produit dans la vie d'un seul être humain, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, nous nous trouvons envahis par un sentiment de vertige à la seule pensée de faire la somme des vicissitudes des milliards de vies se trouvant sur la planète.

Pour l'heure, le récit qui va suivre concernera en grande partie Aïssa, le petit prodige, dont la vie nous semble assez intéressante pour en relater certains épisodes. Ce récit sera également, de temps à autre, ponctué d'extraits d'un livre écrit sur le petit prodige par Élias A., journaliste au quotidien *Le Numide*, un des protagonistes principaux de cette histoire. Il nous reste juste à préciser que le contenu du livre d'Élias A. n'engage que son auteur.

Naissance

Extrait du livre :

« Aïssa, Le Petit Prodigé »,

Par Élias A.

Quelques instants avant de naître, bien que physiquement bien présent dans l'espace et le temps, précisément dans le ventre de sa mère, Aïssa n'existait pas encore puisqu'il ne pouvait se manifester ni par le geste ni par la parole. Seulement, à l'inverse de ses semblables qui ne se révèlent que par des braillements et des gestes approximatifs, s'ils ne naissaient morts, Aïssa, lui, reçut le don de la parole dès sa naissance.

Au moment de sortir du ventre de sa mère, il avait déjà conscience de son existence, pouvait parler, comprenait ce qui l'entourait. Les premiers mots qui sortirent de sa bouche, lorsque sa tête dépassa le col autrefois infranchissable, étaient : « Tirez plus fort, que diantre ! Je m'étouffe ! »

Heureusement, occupés à le faire sortir et

n'ayant pas pris conscience sur le moment que c'était la petite tête toute bleue qui parlait, les sage-femmes et le médecin non moins sage ont continué leur besogne sans s'arrêter ni se déconcentrer. D'ailleurs, le son qui sortit de sa bouche, encore encombrée de liquides amniotiques, était à peine audible et ressemblait à un gargouillis. Les justes propos énoncés à ce moment-là furent plus tard confirmés par Aïssa lui-même.

En revanche, le mot « ouf ! » prononcé à sa libération, fut distinctement entendu par le docteur, qui en resta coi. Ce dernier se tourna vers les accoucheuses et leur demanda : « Vous avez entendu ? »

— Entendu quoi ? fit l'une d'elle, tandis que les autres faisaient à peine attention à lui.

— Je l'ai entendu dire : « ouf ! ». Même lorsqu'il a sorti sa tête, il m'a semblé entendre des bruits bizarres... pas comme d'habitude. D'ailleurs, il ne pleure pas... tapotez-lui les fesses pour voir... »

L'infirmière prit le bébé par les deux pieds, le souleva telle une poupée, puis lui tapota les fesses pour le faire crier, ce qui, paraît-il, est vital. À ce moment-là, Aïssa, qui revenait

de sa léthargie, cria distinctement : « Hé, vous faites quoi là ? Pas devant ma mère ! » L'infirmière, choquée, hurla et lâcha Aïssa qui, heureusement, tomba sur le lit sans se faire trop de mal. Tous, sans exception, s'enfuirent de la chambre d'hôpital, sauf la maman, affaiblie, qui tira la couverture sur sa tête pour se cacher aux yeux de ce « monstre », tout en poussant des cris d'horreur.

Plus tard, se rappelant cet épisode avec amertume, Aïssa avouera que de ce jour, de cet instant même, date la rupture du lien affectif avec sa mère. Il s'était senti non voulu, ne comprenant pas l'effroi des gens présents. Il est vrai qu'à travers sa mère, alors qu'il était encore dans son ventre, il s'était fait une idée du monde limité dans lequel elle vivait. Il entendait ce qui se disait autour d'eux : du papa qui parlait trop, à ses frères et sœurs moins loquaces, en passant par la radio et la télévision. Mais il était loin de se douter de l'état de légumes des nouveaux nés ordinaires pour se rendre compte de l'exception qu'il représentait. Mais, où était-il écrit que l'esprit humain ne

pouvait pas s'adapter aux situations les plus saugrenues et faire ainsi face au plus extraordinaire des prodiges ? Ainsi, l'une des infirmières, plus courageuse que les autres, revint dans la chambre puis s'approcha avec précaution de la mère. Elle la connaissait pour s'être occupé d'elle depuis son admission à l'hôpital et elles avaient sympathisé. Elle évita de regarder le bébé allongé sur le lit, entre les jambes de sa mère encore écartées. Elle mit ses bras autour des épaules de la pauvre femme dans un geste de réconfort tout en lui disant des mots apaisants : « Chut, là... ce n'est rien. Calme-toi, tout va s'arranger, tu verras... »

De fait, la mère se calma un peu et découvrit son visage.

« Ton bébé est magnifique, beau et en bonne santé, reprit l'infirmière.

— Mais, Meriem, il a parlé ! s'écria la mère. Tu l'as entendu comme moi, il a parlé !

— Je sais, je l'ai entendu. Mais, il doit y avoir une explication. Il y a toujours une explication. Le petit Jésus...

— Quoi, le petit Jésus ? Pourquoi tu me parles de Jésus ? Ça, c'est mon fils, et son

père est bien réel. D'ailleurs, dans ta religion, Jésus n'a pas parlé étant bébé. »

L'infirmière se renfrogna mais fournit un effort pour garder son calme. Il est vrai que la plupart des gens dans ce pays sont musulmans, mais, pour sa part, elle était chrétienne et ne le cachait pas puisqu'elle portait un collier avec un pendentif en forme de croix. Sa mère avait épousé cette religion en même temps que son mari. Pour les chrétiens, le petit Jésus n'a pas parlé étant bébé. C'est une précision rapportée par la tradition musulmane.

« Je voulais juste dire que c'est un don du ciel, qu'il ne faut pas réagir comme tu le fais. D'ailleurs, si tu n'as pas encore choisi de nom pour ton fils, je te propose de l'appeler Aïssa. Cela ne peut augurer que du bon, crois-moi.

— Appelle-le comme tu veux, mais éloigne-le de moi. S'il se remet à parler, je crois que je perdrai la tête. »

Aïssa, car il était écrit qu'on le nommerait ainsi, avait gardé le silence jusque-là. Il eût voulu parler à sa mère pour essayer de la reconforter mais, après cette menace envers

sa santé mentale, il s'était résolu de se taire. Il laissa l'infirmière le porter, après l'avoir emmitouflé dans une couverture, hors de la chambre puis lorsqu'il sentit qu'il était assez loin pour que sa mère ne l'entendît pas, il dit :

« Je crois qu'elle ne m'aime pas. »

L'infirmière tressaillit mais garda son calme, tout en préférant ne pas répondre. Les personnes présentes lors de l'accouchement s'écartaient sur son passage comme si elle eût porté un produit radioactif, d'autres les regardaient avec suspicion et curiosité. Un très vieux monsieur osa même s'approcher pour demander si le bébé parlait vraiment.

« Non, il ne parle pas, répondit l'infirmière.

— Si, il parle, la reprit Aïssa »

Le vieux monsieur se pétrifia, la face semblant se vider de son sang. Sa gorge n'arrivait plus à charrier l'air. Dans un geste tout en crispation, il mit ses deux mains sur sa poitrine, à l'endroit du cœur. Se trouvant dans cet hôpital à cause de douleurs dans la poitrine, il venait d'avoir une attaque ; des aides-soignantes et un médecin se précipitèrent vers lui pour le soutenir avant

qu'il ne tombât par terre. Malheureusement, l'infarctus allait lui être fatal. La curiosité est vraiment un vilain défaut.

« Ne parle plus ! » lui cria sa porteuse tout en s'éloignant précipitamment. Elle le fit entrer dans une chambre inoccupée et le posa sur un lit.

« Je ne sais pas d'où tu sors, mais, s'il te plaît, ne parle plus !

— Vous ne savez pas d'où je sors ? Vous êtes sûre d'être une infirmière ?

— Je sais d'où tu sors, c'est juste une façon de parler... Je veux dire que... Comment cela se fait-il que tu puisses parler ?

— Ben, j'ai une bouche, une langue, des lèvres et quelque chose qui s'appelle corne focale, mais je ne sais pas exactement ce que c'est, répondit innocemment le petit.

— Corde vocale ! Pas corne truc. Je sais comment on parle. Mais, les bébés ne parlent pas, tu dois bien le savoir, non ? Toi qui sembles savoir tant de choses. »

Aïssa réfléchit quelques secondes.

« Non, je ne le savais pas. Je commence à comprendre la réaction de tous ces gens. Mais, tout de même, je la trouve un peu

exagérée. Il doit bien exister des précédents, non ?

— Pas que je sache, répondit l'infirmière. À part le petit Jésus, qui a parlé dès sa naissance, je n'ai jamais entendu parler d'un cas similaire au tien. C'est extraordinaire.

— Qui est le petit Jésus ?

— Comment ? Tu ne connais pas Jésus ?

— Je vous signale que je viens tout juste de naître et je n'ai pas appris grand-chose de mes parents, à part des brides de conversations par ci par là. Je ne sais d'où me vient le don de la parole mais je suis loin d'avoir la science infuse.

— Alors, je te raconterai son histoire plus tard. Tu as faim ? Tu veux que je te fasse un biberon ?

— J'ai faim et j'ai envie de dormir, répondit-il.

L'infirmière commençait à se sentir un peu plus à l'aise avec le petit. Il est vrai qu'il était difficile pour elle de voir ce tout petit être fripé, minuscule, avoir les expressions d'un adulte ; ses yeux de myope semblaient la voir clairement.

Tout en s'apprêtant à sortir afin de lui

ramener du lait, elle se retourna et lui demanda : « Au fait, tu y vois clair ?

— Ma foi, j'y vois assez bien. J'ai la vue un peu embrumée mais rien de bien méchant.

— Eh bien, comme quoi un miracle n'arrive jamais seul ! »

Fin de l'extrait

Rêveries

Ah ! La vie de village, si saine si sereine, si prévisible... La vie dans le village où habitait Élias correspondait tout à fait à cet archétype et semblait se complaire dans cette monotonie. Mais c'était loin de déplaire au jeune homme.

Autrefois, à peine sorti des affres de l'adolescence, il avait rêvé d'aventures, de voyages, de surprises, de fantaisie — non de voir les mêmes têtes chaque jour, s'attendre aux genres de propos que ses concitoyens allaient tenir tout au long de la journée, aux blagues du moment mille et une fois racontées, plus éculées que le pantalon d'un mendiant. Bref, durant cette période difficile entre toutes, il eût voulu voir autre chose, entendre des nouvelles, des histoires venues d'ailleurs. Son rêve avait été de devenir journaliste, métier qui lui eût permis de sillonner le monde pour couvrir les évènements les plus improbables.

Souvent, lorsqu'il se baladait, ses pieds le

portaient sans se soucier des pensées qui le hantaient, sinon il lui eût fallu avoir recours aux bottes de sept lieues de la légende pour arriver à suivre leur fil, qui avait déjà dépassé les collines et montagnes environnantes, avait pris un chemin en quelque sorte aérien, spatiale même pour ne pas perdre de temps, traversant les mers, les océans sans savoir exactement où ces lieux tant convoités se trouvaient... leur idée suffisait à le faire rêver. Pourtant, sa vie actuelle lui plaisait et cela ne l'intéressait plus de visiter le monde, ou si peu, même si une partie de ce rêve s'était finalement réalisée : il était devenu journaliste.

Il faisait bon, ce jour-là. Une brise légère, vivifiante, s'engouffrait dans les ruelles du village. Tout en marchant, Élias promenait son regard de-ci de-là ; au-delà des murs des maisons anciennes, il ne voyait que verdure. « Le printemps, pensait-il, était une belle saison. Elle n'avait pas les désagréments du froid de l'hiver, ni caniculaires de l'été, encore moins le sentiment de dépérissement de l'automne. »

Au détour brusque d'une ruelle encore plus

maigre que la précédente, son regard se porta en arrière. Au-dessus des maisons, très loin derrière, se dressait un mur rocheux de plus de mille mètres de hauteur, et d'une largeur qui semblait infinie. Cette vision était arrêtée par d'autres capricieux obstacles de la nature, moins élevés mais, obéissant aux lois de la perspective, qui soustrayaient au regard les éléments plus imposants. C'était la montagne, majestueuse, noble. Autrefois, elle lui semblait surtout inutile et désespérante... Il est vrai qu'elle ajoutait un on ne sait quoi au paysage, du relief certainement, un lieu d'agrément lorsqu'elle n'était pas ensevelie sous le manteau blanc et glacé de la neige... Pour Élias, elle avait été surtout un rempart entre lui et son horizon, ou ses horizons. Mais Élias, aujourd'hui débarrassé de ses idées vagabondes, était devenu un casanier et n'avait même jamais pris la peine de visiter son propre pays, encore moins les contrées qui lui emplissaient la tête étant jeune, et cela malgré son travail de journaliste — métier qui excitait les fantasmes de certains et l'imagination de beaucoup. Il était simple journalier et se contentait de raconter le pas-

grand-chose qui se déroulait autour de lui, ou qu'on venait parfois lui raconter, mais se savait investi d'une plus haute mission et connaissait son métier sur le bout des doigts. Dès lors qu'une affaire l'intéressait ou si c'était la seule qui se présentait, et quelle que fût son importance, il ne ménageait ni son énergie ni son ingéniosité pour établir les faits, vérifier les sources, accumuler les détails pour pondre un bon article. C'est ainsi que pour un banal conflit de voisinage, il était capable de faire intervenir toute personne ayant un rapport avec l'affaire, des deux protagonistes aux élus de la région, en passant par la gendarmerie et pourquoi pas un avocat, ou dans les cas extrêmes des médecins. Imaginez alors ce qu'il eût fait s'il se fût agit d'une affaire de crime, de contrebande, de corruption ou autre méfait de renom.

Chaque jour ouvrable de la semaine, il prenait les transports en commun pour descendre de son village vers la ville de Tizi-Ouzou, qui se situait à une quarantaine de kilomètres de chez lui, et s'en revenait le soir, imbibé d'alcool presque à chaque fois,

et pas très content de sa journée assez souvent.

Il était jeune — à peine la trentaine — mais considérait déjà avoir gâché sa vie. Son père, à son âge, s'était déjà marié et avait eu deux enfants, un garçon et une fille. Élias était venu beaucoup plus tard alors que sa mère pensait ne plus pouvoir avoir d'enfants. Ses parents s'étaient occupés d'eux comme il fallait, avec le peu de moyens dont ils disposaient.

Une vie réussie est une vie réussie, quel que soit le but que l'on se fixe, la vision que l'on a du couronnement d'une existence. Pour le père d'Élias, cela correspondait à vivre sainement, sans jamais susciter ni jalousie, ni animosité, encore moins en ressentir ; assurer une bonne descendance ; garder son intégrité et respecter celle de l'autre ; respecter une personne avant même d'avoir affaire à elle, a priori, paraphrasant ainsi un célèbre philosophe sans le connaître. Son père n'avait reçu qu'un minimum d'instruction, qui avait consisté à apprendre à lire et à écrire. Mais, grâce sans doute à un bon sens inné, il lui arrivait de lancer des sentences

dignes des plus grands penseurs, chose qu'il avait léguée à sa femme après sa mort, à force de babillages qu'elle absorbait. La maman d'Élias avait également ses propres créations. Un jour qu'elle lui donnait son plein de conseils, elle lui dit : « Un Homme digne de ce nom ne doit jamais porter atteinte à son prochain, mais lui venir en aide autant que faire se peut. Un Homme se doit de respecter son prochain sauf si ce dernier n'est plus digne de respect. Un Homme doit penser à ses intérêts mais en ne perdant jamais de vue les intérêts de son prochain. » Élias avait souri. Lui qui était un adepte des romans de science-fiction, il s'était dit qu'il eût suffi de remplacer le mot « Homme » par le mot « Robot » pour avoir les trois lois de la robotique du sublime Isaac Asimov.

Élias essayait parfois de convaincre sa mère, depuis la mort de son père, de quitter le village pour s'installer en ville, pour plus de commodités. Mais sa mère, qui approchait rapidement des soixante-dix ans, ne voulait

rien entendre et il ne pouvait pas la laisser toute seule, même si elle n'avait besoin de personne pour s'occuper d'elle.

« Ne pense pas à moi, lui disait-elle. C'est toi qui as besoin de moi et non le contraire. Je peux rester seule ici. C'est un petit village tu sais, je ne risque rien. Tout le monde s'occupe de tout le monde. J'ai mes travaux des champs à faire au quotidien, plus pour me maintenir en forme que pour autre chose, la pension de ton père suffisant amplement à mes maigres dépenses. Je fais ma petite popote — d'ailleurs c'est moi qui fais la tienne aussi, je te signale. Je voudrais que tu restes ici, n'en doute pas, mais si ton devoir ou ton cœur t'appellent ailleurs, n'hésite pas. Et puis, il est grand temps que tu te maries, que tu élèves tes enfants. Ton père n'a pas eu la chance de te voir marié et de jouer avec ses petits-enfants. Mais je sais qu'il ne m'en tiendrait pas rigueur et ne m'en voudrait pas de vouloir le vivre, moi, ce bonheur. »

Mais elle ne s'arrêtait jamais là. Après l'effusion de tant de bons sentiments, elle en venait à l'aspect pratique : « Comment veux-tu connaître des jeunes filles comme il faut si

tu passes ta vie au travail et le temps qui te reste en compagnie de tes amis ? Si tu veux, je peux prospecter à ta place, au village ; j'ai quelques petites idées déjà. Et tu as des cousines en âge de se marier, on ne peut espérer mieux. Avant, c'était comme ça que l'on faisait. Un gamin rentrait chez lui, il trouvait à la maison une épouse choisie avec soins par ses parents, et le lendemain il se réveillait homme ! »

Si la vie pouvait être aussi simple que semblait le croire sa mère ! Ne pas choisir et se laisser porter. Mettre ses soucis sur le dos d'autrui. Rejeter la faute en disant qu'après tout ce sont les choix des autres. « La simplicité se paie, ici comme ailleurs, se disait Élias. La vie de village : simple. Le mariage à l'ancienne : simple. Travailler la terre et en tirer sa subsistance : simple. Dormir parce qu'il fait noir et ouvrir les yeux parce qu'il fait jour : simple. Mon Dieu que la simplicité est devenue difficile à vivre aujourd'hui ! »

Élias faisait tout pour satisfaire sa mère mais c'était comme danser pour un aveugle. Elle voulait l'essentiel et il ne le lui donnait pas. Il

ne faisait pas le difficile ni la fine bouche en ce qui concernait les femmes, mais sa mère avait raison : il avait peu d'occasions de faire une bonne rencontre avec le genre de vie qu'il menait, mais se refusait à laisser une tierce personne choisir à sa place, pas même sa mère. Il attendrait d'avoir un travail mieux payé, une meilleure situation, plus de temps à se consacrer pour songer au mariage. À ce moment-là, son âme sœur viendrait à lui, c'était dans la logique des choses. Il ne croyait pas au destin mais à quelque chose de plus fort : un ordre du monde. Qui en était l'architecte ? Chaque être et nul être à la fois. Élias, dans son genre, était un oiseau rare : il était fataliste sans être croyant, il était superstitieux tout en le niant et cédant tout à la raison, il se nourrissait de préjugés tout en ne se fiant qu'à son jugement.

L'ambition d'Élias de devenir un journaliste reconnu était démesurée, inversement proportionnelle au talent qu'il s'attribuait. Pourtant, il n'était pas mauvais dans son

travail, avait un talent d'écriture indubitable mais n'avait pas de chance : la chance de tomber sur un bon sujet, l'intuition qui lui ferait flairer les bonnes pistes. Mais ça n'est pas en restant dans un si petit village qu'il risquerait de couvrir un coup d'État, une guerre ou d'autres événements qui font les journalistes sachant leur affaire.

La vie de village avait de bons et de mauvais côtés. Mais, il ne sert à rien de les énumérer séparément puisque ce sont les bons côtés qui apparaissent pour certains mauvais, et vice versa. Ainsi, si la tranquillité sied à certains, elle pèse sur d'autres. Ou bien, il est plus juste de la considérer comme une bonne chose mais pendant une période bien déterminée, qui ne doit pas dépasser tel ou tel laps de temps, selon l'horloge biologique de chaque être humain.

Nous pourrions également parler des gens. Ah oui ! les gens. Dans un petit village, tout le monde connaissait tout le monde ; on voyait continuellement les mêmes têtes qui nous disaient souvent la même chose ou presque. Et on ne risquait pas de tomber sur quelqu'un dans une ruelle et de se

demander : « Il est du village celui-là ? » Non, on ne se pose pas ce genre de questions, ou rarement. Si la tête était inconnue, alors il s'agissait certainement d'un étranger et l'on se posait à ce moment-là une autre variété de questions, du genre : « Il fait quoi ici ? Il vient d'où ? Chez qui ? ». Il arrive tout de même de tomber sur une tête inconnue native du village que l'on n'a jamais vue, soit qu'il s'agît d'un enfant ou d'un villageois habitant ailleurs. Mais, même dans ces cas-là, il était le plus souvent possible de reconnaître la famille de la personne rien qu'à sa tête. « Tiens, il ressemble à untel, ce doit être son fils, son cousin, le fils du cousin de la sœur du grand-père paternel, etc. »

La vie de village endormait les sens, selon Élias. Lorsqu'il s'y trouvait, il n'était jamais pressé de le quitter. Même ses journées à Tizi-Ouzou lui semblaient interminables. Son plus grand plaisir était de sortir avec ses amis, dans un champ alentour, s'asseoir sur l'herbe et prendre quelques bières fraîches. Mais, boire n'était jamais une bonne raison d'apprécier sa vie où que ce fût. Cependant, un village de Kabylie n'offrait pas un large

éventail de perspectives de divertissement à tous ces jeunes gens qui rêvent d'une vie entraperçue à la télévision.

La dame aux soucis

Consultations

La maison était d'une hauteur ridicule, ne dépassant pas la poitrine, si bien que l'on dominait le toit fait de tuiles arrondies et qu'on y pénétrait en se pliant littéralement en deux. Une fois à l'intérieur, il fallait descendre une grande marche et la maison semblait creusée dans le sol. Les murs étaient de pierres de taille et de formes irrégulières, disposées les unes sur les autres et liées avec de la boue séchée. Autour de cette maisonnette, se trouvaient d'autres maisons anciennes, complètement délabrées et certainement inhabitées, dont parfois ne restaient que des pans de murs lézardés, accrochés encore à la vie. De la colline voisine, cet amas de muraille reste très visible, semblable à une vérole sur une peau boisée. Mais, lorsque l'on se rapproche en remontant de la rivière, la végétation ne laisse rien voir d'une quelconque civilisation,

si ce n'est au dernier moment, au dernier virage, au dernier feuillage qui s'ouvre et s'écarte pour découvrir ce bourg désolé et abandonné. Seule cette maison, au bas toit, restait debout et habitée six jours sur sept, de huit heures à dix-sept heures environ, selon les horaires de consultation d'Aïssa, le prodige.

Vu de dehors, l'intérieur de la maison paraît totalement dans les ténèbres. Un rectangle noir se découpe nettement sur l'un des murs et la porte reste toujours ouverte. Mais en y pénétrant, et après avoir laissé nos yeux s'habituer à la pénombre, nous nous rendons compte que le noir n'est pas total. La seule lumière provenait de quelques bougies fichées dans des trous dans le mur. Nous nous trouvons alors dans une sorte d'antichambre, laquelle est séparée de la pièce principale par un simple rideau d'un tissu grossier, aux teintes passées, virant d'un rouge délavé à un vert ennuyeux, en passant par des couleurs non voulues par le créateur tisserand, mais que le temps, la poussière et les mauvais traitements ont fini par imprimer. La pièce principale occupe presque la totalité

de la surface de la maison. L'on devine, à l'écart, des sanitaires rudimentaires dissimulés par un rideau tout aussi vieillot que le précédent. Une toute petite lucarne, aux allures de meurtrière, laisse filtrer un ou deux rayons de soleil téméraires, dessinant sur le mur un carré lumineux qui voyagera de haut en bas au début de la journée jusqu'aux environs de midi avant de disparaître.

Une grosse caisse en bois, de la taille d'un sarcophage, avec des chevrons dépassant des deux côtés sur la longueur, recouverte d'un tissu blanc et dégageant une forte odeur de musc, occupe tout un pan du mur du fond.

Au milieu de la pièce se tenait Aïssa, assis sur un tapis usé, paraissant minuscule au milieu de tout ce vide, mesurant un peu moins d'un demi-mètre. On eût voulu le prendre dans les bras et le bercer comme un tout petit bébé si ce n'était cet air d'adulte qui recouvrait son visage. Ses yeux étaient scrutateurs, calculateurs ; il arborait un air d'intelligence qui ne sied pas à un tout petit enfant. À côté de lui, car il n'avait sans doute pas les muscles nécessaires pour se tenir toute la journée assis tout seul, se tenait une

jeune femme, habillée d'une robe kabyle haute en couleur, et qui le soutenait sans toutefois avoir l'air de le tenir avec fermeté.

Cette jeune femme était celle dont parle le livre, écrit plus tard sur ce jeune prodige par Élias. A., et qui la présente comme ayant été autrefois infirmière dans un hôpital. Le livre raconte également qu'elle fut la première à accepter Aïssa et à voir en lui un être humain et non un monstre de foire, lorsqu'il naquit et fut immédiatement délaissé et renié par sa propre mère. Elle s'appelait Meriem et avait un visage angélique qui irradiait une gentillesse et un sourire désarmants. Parfois, les visiteurs qui venaient consulter Aïssa étaient quelque peu gênés par sa présence, mais, lorsqu'ils assistaient au miracle de ce bébé qui parlait, ils ne pouvaient plus penser à autre chose et il les tenait dans le creux de sa main.

Ce jour-là, la file de visiteurs semblait s'allonger à l'infini. Une dame d'une quarantaine d'années venait de pénétrer dans

la maisonnette alors qu'en sortait un vieil homme qui semblait satisfait par son entrevue avec le petit prodige. Les ténèbres accueillirent la dame. En dépassant l'antichambre, elle resta debout devant Aïssa et son infirmière, ne sachant que faire.

« Bonjour, fit-elle. Je peux m'asseoir ? »

Aïssa tourna vers elle des yeux qui se voulaient bienveillants et hocha la tête en lui disant : « Bien sûr, prenez place. »

C'était la première fois qu'elle venait et peut-être, au fond d'elle-même, ne croyait-elle pas à ce phénomène dont tout le monde parlait, car au lieu de s'asseoir doucement, ses jambes faiblirent et elle s'affala lourdement sur le sol, prise d'un vertige et tremblante. Elle blêmit et ne sut que rester là, à regarder avec ahurissement Aïssa, essayant de reprendre ses esprits. Ne voulant pas la brusquer, ce dernier lui laissa quelques minutes pour se reprendre puis, voyant les couleurs revenir sur le visage de la femme, il lui demanda ce qui l'amenait.

Elle déglutit puis, avec un effort qui devait être intérieurement intense, elle commença à parler, en bégayant au début puis avec un peu

plus d'assurance :

« On raconte que vous êtes de bon conseil. On dit aussi que vous interprétez les rêves et que vous avez un don de divination. Je n'y croyais pas du tout, je ne crois pas à tout ça en général. Mais, là, quand je vous vois parler, je me rends compte que je peux croire à l'impossible, aux miracles...

— Il est vrai que de plus en plus, je constate que mon cas est assez spécial, je l'avoue. Cependant, je ne crois pas que ma bonne fée m'ait investi d'autant de pouvoirs. Je parle à un âge où je ne devrais pas parler, je sais des choses qui me viennent peut-être d'une autre vie, mais la seule chose dont je me sens investi c'est d'avoir du discernement et d'être de bon conseil. Sinon, il n'y aurait pas tous ces gens dehors.

— Mais, peut-être viennent-ils pour la même raison que moi... la curiosité...

— La curiosité vous a sans doute poussée à venir, mais vous attendez autre chose de notre rencontre. N'y voyez pas de la divination, mais simplement du bon sens.

— J'aime votre franchise. Il est vrai que sans les soucis que j'ai en ce moment, je ne serais